

## Gravité

**L**e test de grossesse s'appelle *Assure*, sauf qu'ils écrivent *Asure*, ce qui crée pas mal l'effet contraire. Je l'apporte à la caisse et l'employée m'envoie un petit clin d'œil et me lance un « Bonne chance », même s'ils ne sont pas censés faire de commentaires moralisateurs sur les produits que tu choisis.

Ce qui est drôle, quand on achète un test de grossesse, c'est qu'on retient notre souffle, d'une manière ou d'une autre. Ce n'est jamais un achat neutre. Donc « bonne chance » est quand même une valeur sûre, étant donné que peu importe ce qui est insinué, ça s'applique. Ils devraient faire deux sortes de tests de grossesse, un pour les femmes qui veulent vraiment avoir un bébé et un autre pour le reste. Chaque test aurait les mêmes deux dessins : des feux d'artifice qui explosent avec le mot *Félicitations!* écrit en dessous et un genre de face fâchée. Les mêmes symboles pour les deux tests, mais pour des résultats opposés.

Je traverse le stationnement en direction de la voiture, où mes parents et ma sœur attendent.

– On est prêts ? dit mon père.

J'acquiesce en lui montrant mon pouce levé et je m'attache. Je regarde Angela. Elle regarde dehors à travers la fenêtre, absente et solennelle comme un chat. On embarque sur l'autoroute et ma mère dirige la voiture vers le mariage de ma cousine.



Ma sœur est en amour avec un homme appelé Henry. J'ai toujours aimé le nom Henry, ce qui revient presque au même que d'être amoureuse d'un homme appelé Henry, parce que quand elle dit « J'aime Henry », je peux penser *Moi aussi*.

Tous les gars de mon âge ont des visages comme des miches à moitié cuites. Le visage d'Henry a du caractère. Son visage a l'air d'avoir passé du temps dans le désert, d'avoir survécu grâce au jus de cactus et aux lézards. Angela m'apprend qu'une fois, il s'est battu pour le principe. Je dis :

– Quel principe ?

– Est-ce que c'est important ?

– J'imagine que non. À moins que ça soit par rapport aux nazis ou quelque chose.

– Je pense que j'ovule juste à le regarder, dit Angela.

Des fois, ma mère se demande tout haut ce qu'Henry peut bien vouloir à une fille de 19 ans. Mais vraiment, qu'est-ce qu'il pourrait ne pas lui vouloir ? Ça me paraît si évident. Angela est un méchant morceau, c'est toute une prise. Je viens avec, comme un

accessoire. Ce n'est pas la pire des positions. Barbie serait quoi sans ses talons hauts roses, sans sa sacoche de vinyle rose ? Elle serait brisée, chancelante.

On n'est pas des jumelles, mais j'ai toujours cru qu'on se ressemblait, que regarder Angela, c'était comme regarder dans un miroir déformant, le miroir de mon futur. On a les mêmes yeux écartés et le même menton carré, et quand on a eu 12 ans, à deux ans d'intervalle, on a eu la même fine poussière d'acné sur les joues ; je trouvais que ça rendait Angela encore plus belle parce qu'elle avait l'air dure et comme huileuse, un peu comme un vison. Mais presque personne ne devine qu'on est des sœurs.

Malgré le fait qu'elle soit belle au-delà du raisonnable, Angela s'habille comme un enfant amish, parce qu'elle est incapable de trouver du linge qu'elle aime. Ma meilleure amie Camille et moi, on l'a suivie une fois pendant qu'elle se promenait dans l'entrepôt Le Château, rejetant un après l'autre les vêtements qu'on lui proposait avec assez de mépris pour nous faire sentir comme si on avait été élevées dans un parc de maisons mobiles sur Mars. Angela, c'est un génie du rejet, elle est vraiment passée maître dans ce domaine. Elle porte le rejet à un autre niveau. Son dégoût s'étend sur des territoires inconnus des femmes normales, comme ma mère et ses amies ; les genoux noueux ou le gras de bingo, ce sont des problèmes bien en dessous de ses critères, qui sont obscurs,

baroques. Son dédain va au-delà du langage commun ; il faut qu'elle invente des mots pour l'exprimer. Elle va dire des choses comme : « C'est trop froufreux, j'haïs l'effet de vaguement sur le col, ça me fait vomisser dans le ventre. » Je lui ai tendu une chemise de l'exacte couleur de ses yeux, comme gris-bleu, dessous de nuage, et elle a reniflé de lassitude. « J'aurais l'air de David Cap-au-fil là-dedans. J'aurais l'air de Thomas Pine-de-chêne. »



Tout de suite après avoir traversé la frontière, les routes deviennent lisses et doucement sinueuses, à des lieux des autoroutes crevassées du sud du Québec. La signalisation est différente aussi. Je lis à haute voix : « Cette route est entretenue par les Scouts d'Amérique de Northampton », « Cette route est entretenue par Hoover Electric. »

– Les Américains aiment ça, offrir leurs routes en adoption, dit mon père. On appelle ça le néo-libéralisme. Tu transfères la responsabilité des infrastructures publiques à des entités privées. Après, si un quidam dérape sur un tronçon difficile et se casse le cou, ou démanche sa transmission, ça te fait quelqu'un à poursuivre.

– Les scouts ?

– Pas impossible, dit-il. L'idée, c'est la responsabilité individuelle. C'est bien plus facile de jeter le blâme sur une personne ou

sur un groupe de personnes que sur un système ou une classe.

Je lis un autre panneau :

– Cette route est entretenue par Cheryl et Maude.

Mon père continue de parler de l'érosion de l'économie sociale et de la responsabilité collective ; je regarde par la fenêtre et je pense à Cheryl et à Maude, et à quel genre de vie elles ont ensemble. Est-ce qu'elles vivent dans un bungalow délabré couvert de vignes Wisteria ? Est-ce qu'elles l'ont décoré avec des toiles de Georgia O'Keefe ? Elles doivent avoir deux chats qui s'appellent Gertrude et Alice. Pourquoi ont-elles décidé de prendre la responsabilité de ce bout d'autoroute du Vermont ? Est-ce que c'était, pour elles, comme avoir un enfant ?

Je répète les mots « bungalow délabré » dans ma tête, je les savoure. Angela ouvre la fenêtre d'une craque et s'allume une cigarette.



Quand on était jeunes, Angela et moi, on se pinçait les biceps l'une de l'autre, en prétendant que c'était des seins. « Beau rack », disait-on. C'est un jeu qu'on appelait « Cruiser ». On se déshabillait et on gardait seulement nos petites culottes et nos camisoles. Celle d'Angela avait un col en V et une petite boucle rose à l'échancrure. La mienne était blanche et ondulée, comme celles des gars.

Angela se mettait deux clémentines dans la camisole, j'en glissais une dans mes bobettes. Et après, je partais en balade avec elle pour la cruiser. Ça consistait, en gros, à s'asseoir côte à côte sur le sofa en corduroy brun de mes parents ; moi à gauche, elle à droite. Avec une assiette qui servait de volant, je lui faisais faire des tours d'auto, m'enfermant dans un silence macho, pendant qu'elle parlait de son rendez-vous chez la coiffeuse et des souliers qu'elle voulait s'acheter. À un moment donné, elle m'envoyait un aparté de metteur en scène : « Essaye-toi sur moi. » Et j'y allais d'un « Hey, poupée, assez de blabla », et je laissais tomber une main sur sa jambe. Elle la repoussait en pouffant de rire, et je recommençais à conduire, négociant des courbes compliquées et jouant avec les boutons de la radio. « Essaye encore », murmurait-elle.

Une fois, j'ai agrippé sa clémentine gauche avec ma paume. Ça a créé un malaise ; j'ai presque perdu le contrôle de la voiture. Angela regardait devant elle avec un air sombre, concentrée. Et elle a dit : « On est en train de sortir de la route. » J'ai échappé l'assiette. Elle ne s'est pas brisée, elle s'est contentée de rouler par terre sur son rebord un certain temps, en faisant un son creux et granuleux. Si elle s'était brisée, on serait des personnes différentes, des personnes auxquelles il arrive des choses ; je pense qu'on espérait toutes les deux qu'elle se briserait. Mais elle ne s'est pas brisée.

Après ça, l'arrière de nos cuisses était rose et strié à cause du corduroy.

Je ne me suis jamais rendue bien loin durant ces séances de «cruise». Mais j'aimais la sensation des oranges dans mes mains.



Ma cousine Jill, celle qui se marie, est mince et nerveuse, avec des cheveux fins et des yeux de mouche, comme s'il lui manquait une sorte de couche protectrice. Elle a des dents de cheval et le rire qui va avec, et elle est en tous points adorable. Une fois, elle m'a avoué qu'elle pensait être gai parce qu'elle n'arrivait pas à arrêter de fixer son poster de Linda Evangelista. Elle m'avait dit : « Elle est tellement, comme, *radieuse*. » Aujourd'hui, elle se marie avec Harris, un orthodontiste maigrichon sur le bord de la calvitie, qui joue beaucoup au squash. Il est exactement à l'opposé de Linda Evangelista, mais ma cousine et lui ont l'air complètement fous l'un de l'autre.

On dépasse un signe illuminé aux DEL qui dit *L'alcool au volant, NON MERCI!* Comme pour insister encore plus, le *NON* clignote en alternance, ce qui donne *L'alcool au volant, MERCI!* une fois sur deux.

– Ayoye, dit Angela. Je suis tellement déshydratée.

Angela n'a jamais soif, elle est simplement déshydratée. Mon père se range sur le

côté pour acheter des bouteilles d'eau et ma mère descend pour aller aux toilettes de la station-service.

Toujours sans me regarder, Angela me dit :

– As-tu le stock ?

Ma meilleure amie, Camille, a déjà acheté un test de grossesse après avoir couché avec un gars, sur la banquette de son camion, en arrière de la boule du Orange Julep.

Elle l'a utilisé dans les toilettes du mail parce qu'elle voulait éviter que sa famille trouve la boîte dans le bac de recyclage et se mette à l'interroger. Elle a dit : « Ils auraient pas été fâchés, mais ma mère en aurait fait une grosse cérémonie féministe, avec genre des herbes, de l'encens, des croix ankh, pis j'aurais eu droit à son discours sur le choix comme fondement de la liberté, pis sur les pionnières courageuses de la cause pis toute. Je voulais garder ça juste pour moi ».

Camille m'a dit que quand elle s'est accroupie au-dessus du petit bâton et qu'elle a pissé dessus, elle a ressenti une grande sensation de fierté dans son corps. « C'était presque comme être excitée, comme si j'étais une espèce d'ancienne déesse de la fertilité, fourrant pis donnant la vie à toute la création. » Camille pèse à peu près 70 livres, elle a zéro poitrine, et elle ressemble à un gamin aux joues roses et aux cheveux dépeignés, alors c'est un peu difficile de la voir comme une déesse sexuelle.

Quand le petit + est apparu dans la partie supérieure du bâton, Camille s'est précipitée dans une cabine téléphonique à côté de l'aire des restaurants et a appelé la clinique de Morgentaler. Elle m'a dit qu'encore aujourd'hui, quand elle entend les mots « c'est le choix des femmes », elle sent automatiquement l'odeur des frites.

Je dis à Angela :

– J'ai le stock.

– Merci, t'es une vraie chum.

– T'aurais fait la même chose pour moi.

Elle se retourne et me regarde, enfin.

– Non, j'aurais pas fait la même chose.

J'aurais jamais permis que ça t'arrive. J'aurais tué le gars avant.

Je ne dis rien.

– De toute façon, c'est pas comme si, *toi*, t'avais à t'inquiéter avec ça.

Je lui tends le sac de plastique avec la boîte à l'intérieur et elle l'enfonce dans sa sacoche. Ma mère sort des toilettes et nous envoie la main de loin, comme si on ne s'était pas vues depuis des années.